

# **Jean Giono**

## **et l'Antiquité grecque et latine**

par Jean-Loup Martin



Jean Giono chez lui (photo D.R.)

Pour Alexandra et Jacques Ibanès

*Il y a derrière l'air du jour des forces  
étranges que nous connaissons mal.*

**Jean Giono**, *Naissance de l'Odyssée*.

### **1 – Ulysse le menteur**

Mon épouse et moi-même avons bien connu le cardiologue qui soignait Jean Giono à Manosque. Un jour il nous a raconté un joli « mensonge » de ce grand écrivain, qui lui a affirmé que l'on pouvait voir des péniches sur la Durance, en provenance ou à destination de Marseille, transportant de mystérieux chargements. Cet ami cardiologue nous disait en substance : « Je savais bien que la Durance n'est pas navigable, que l'on n'y voit jamais de péniche, et Giono le savait aussi bien que moi et il savait que je le savais, mais il inventait avec tant de conviction, tant de feu que, pendant la durée de

son récit fabuleux, je le croyais, je voyais l'impossible devenu vrai : des péniches sur la Durance ». (Certes la Durance, « Druentia » en latin, était navigable dans l'Antiquité, mais elle ne l'était plus à l'époque de Giono.)

Jean Giono (1895-1970) était un grand « menteur ». Tous les écrivains sont des « menteurs », surtout les plus grands, et Jean Giono est l'un des plus grands écrivains du XX<sup>e</sup> siècle, l'égal de Franz Kafka, Dino Buzzati, Umberto Eco, Mikhaïl Boulgakov, James Joyce, Virginia Woolf, John Steinbeck, William Faulkner, Jorge-Luis Borgès, Gabriel Garcia Marquez et quelques autres. Extraordinaires « inventeurs » de mondes imaginaires et pourtant bien « réels ». « Poètes » au sens grec antique du terme, c'est-à-dire « fabricants » : le mot grec « ποιητής » (poïétés) signifie d'abord « créateur, fabricant, artisan », puis « poète ». En l'occurrence fabricants de mythes, qui nous en disent peut-être plus sur nous-mêmes, êtres humains, que la réalité dans laquelle nous sommes englués, réalité souvent sordide, cruelle, parfois lumineuse, chaleureuse. « *Je suis un mensonge qui dit toujours la vérité* » a écrit Jean Cocteau (1889-1963).

Pierre Citron (1919-2010), dans son remarquable livre sur Jean Giono (dans la collection « Écrivains de toujours » des Éditions du Seuil, 1995), fait une brillante analyse de ce rapport subtil entre mensonge, vérité et « mensonge qui dit toujours la vérité ». Pierre Citron écrit notamment (page 20) :

*« Giono se disait, en toute bonne conscience, menteur : pourquoi ne pas le dire après lui ? Dans la vie de tous les jours, dans ses rapports avec les autres, il était, s'il le fallait, capable de dire la vérité. Mais cet effort lui coûtait. Il préférait inventer. Si les menteurs calculateurs et intéressés lui répugnaient, il tenait qu'il était bon de mentir pour embellir et égayer. ».*

Jean Carrière (1928-2005), l'auteur de *L'Épervier de Maheux* (Éditions Jean-Jacques Pauvert, Prix Goncourt 1972), est peut-être le seul « vrai » disciple de Giono, non pas imitateur, mais lui aussi extraordinaire inventeur, fabuleux défricheur de sensations, de mondes rudes et cruels, fraternels pourtant. Il a consacré lui aussi un livre remarquable à Jean Giono (dans la collection « Qui suis-je ? » aux Éditions « La Manufacture », 1985). Jean Carrière écrit notamment (page 11) :

*« À l'instar de Faulkner, son homologue américain, Giono est le plus grand menteur de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle. Il ment comme il respire. Le mensonge n'est pas chez lui une deuxième nature. C'est son élément naturel. »*

Ces phrases de Jean Carrière ouvrent le premier chapitre de son livre. Ce chapitre est intitulé *Ulysse*. Et précisément le premier roman terminé par Jean Giono s'intitule *Naissance de l'Odyssée* (rédigé de 1925 à 1927, publié en 1930). Le héros ou plutôt l'antihéros c'est évidemment Ulysse, en Grec : « Ὀδυσσεύς » (Odysseus), qui a donné son nom à l'*Odyssée* : dès le premier vers de cette épopée fondatrice attribuée au mythique Homère, aède aveugle,

Ulysse est défini comme « πολύτροπον » (polytropon) que Philippe Jaccottet (1925-2021) traduit par « l'Inventif » et Victor Bérard (1864-1931) par « L'homme aux mille tours ». Ulysse le rusé, certains disent : « le fourbe ». En tout cas : le menteur. Pierre Citron écrit, à propos de *Naissance de l'Odysée* (page 20) :

« C'est le roman du menteur, du fabulateur triomphant, dont les inventions l'emportent sur le réel : le roman du créateur ».

Et Jean Carrière (page 20) :

« Ulysse écrit dans sa tête – celle d'Homère, aveugle dit-on – le roman d'une Odysée qu'il est bien incapable de vivre ».

Ulysse le « créateur ». Giono le « créateur ».

Jean Carrière écrit encore (pages 20 et 21) :

« Dans les années 1928-30, Giono produisait cette *Naissance de l'Odysée* à peu près passée inaperçue à l'époque : c'était pourtant la clé qu'il fournissait au futur lecteur des œuvres qui sommeillaient en lui. ».

Dès la première page de ce roman, Giono nous dit tout sur son livre, sur ses personnages. Tout ? Non, bien sûr. Mais suffisamment pour que nous sachions où l'écrivain-menteur va nous conduire (nous « mener en bateau » : la formule s'impose ici). Il y a d'abord l'épigraphe empruntée à Pierre de Ronsard (1524-1585) : « *La mer qui sçait ainsi que toy piper* », mais Giono ne cite pas le vers qui suit : « *Se fait bonnasse afin de te tromper* » et préfère lui substituer un commentaire : ces décasyllabes ce sont « *Les paroles que dit Calypson ou qu'elle doit dire ...* » (« Calypson » : orthographe du XVI<sup>e</sup> siècle pour « Calypso »). On n'est pas tout à fait sûr que Calypso a bien dit cette phrase qui s'adresse à Ulysse, mais aussi à l'auteur (et peut-être au lecteur) : elle a dû la dire, elle l'a peut-être dite.

« Piper » : dans son *Dictionnaire de la langue française* (rédigé de 1847 à 1865, publié de 1863 à 1873), Émile Littré (1801-1881) donne cette précision : « Au sens figuré : Tromper, séduire, enjôler ». L'un des champs lexicaux principaux de ce roman est donné d'emblée. On le retrouvera dès les premières lignes du texte de Giono : Ulysse ouvre les yeux. Il est allongé sur une plage, sur « *cette terre qui participe encore à la cautèle des eaux* ». « Cautéle » : vieux mot français. Émile Littré le définit ainsi : « Précaution mêlée de défiance et de ruse ». Et dans son *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (publié de 1953 à 1964), Paul Robert (1910-1980) donne comme synonymes au mot « cautèle » : « Défiance, finesse, prudence, rouerie, ruse ». La mer et la terre ont les défauts d'Ulysse. Ou l'inverse : Ulysse a les défauts de la mer et de la terre. Et ces défauts sont peut-être en réalité des qualités.

Dans *Naissance de l'Odysée*, Giono nous donne une curieuse image d'Ulysse, de ce héros homérique, loin de ce que l'on imagine, loin de ce que

l'on croit savoir : pour Giono, Ulysse est « peureux » ; il est « *ce faible Ulysse courageux pour les seuls exploits de la langue* » (déjà dans *Esquisse d'une mort d'Hélène*, datée de « Thionville, 1919 », Giono qualifiait Ulysse de « peureux »). Ulysse invente, pour répondre à un guitariste aveugle (oui, comme Homère), une ruse, un voyage, une « Odyssée » (on pourrait dire une « Ulyssade » comme on dit une « galéjade », mais nous sommes chez Jean Giono, pas chez Marcel Pagnol). Ulysse invente un voyage qui n'a jamais existé, « *qu'il est bien incapable de vivre* », mais qui finit par devenir plus vrai que s'il avait réellement eu lieu. Ulysse le « peureux », le lâche, le fanfaron, « *ce n'était pas un trop mauvais garçon, mais il avait menti, menti d'affilée comme on respire, comme on boit quand on a soif, tant et tant qu'il ne reconnaissait plus le vrai du faux, qu'il n'y avait plus de vrai dans sa vie, son imagination cristallisant sur chaque brin de vérité une carapace scintillante de mensonges.* ». Et, à la fin de cette *Odyssée* imaginée et donc vraie, plus vraie que vraie, Ulysse « *comprendait la beauté de son mensonge, né de sa cervelle, tout armé, pareil à Pallas née de Zeus !* ». Pallas c'est Athéna, déesse de la Sagesse, de la Raison, qui préside « aux arts et à la littérature », nous dit Pierre Grimal (1912-1996), dans son *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* (1951) : dans l'*Odyssée*, la « vraie », celle qui aurait été inventée par un mythique aède aveugle nommé Homère, Athéna, sous l'apparence de Mentor, protège Ulysse et Télémaque, fils d'Ulysse et de Pénélope – et dans *Les Aventures de Télémaque* (1699), roman de Fénelon (1651-1715), Minerve, que les Romains identifient à Athéna, prend aussi l'apparence de Mentor et protège Télémaque. Dans *Naissance de l'Odyssée* de Giono, quand Ulysse revient enfin à Ithaque, Pénélope hésite à le reconnaître : « *Mais, aussitôt, passait dans l'air tremblant la forme aérienne de cette astucieuse Pallas dont on ne sait jamais si les ruses sont ruses, tant elle a de malice à souffler le mensonge dans la peau vide des réalités.* ». Ce portrait de Pallas Athéna pourrait être le portrait d'Ulysse (et celui de Giono ?).

Oui, « beauté » du « mensonge », de l'art, de la création. Magie de la parole qui crée un monde. Magie de la littérature, ce « mensonge qui dit la vérité ». Télémaque qui, dans le roman de Giono, a « réellement » vécu des aventures dangereuses, personne ne le croit car, le niais, il dit ... la vérité ! Les mensonges de son père créent une vérité plus vraie que la sienne. Et l'on savoure l'humour de Giono ... Humour qui devient ironie grinçante quand on pressent que le père et le fils vont s'affronter dans un combat mortel. L'humour est plus léger et joyeux quand Giono nomme deux servantes de Pénélope, « *ces paresseuses* » : Philinte et Arsinoé (comme deux personnages du *Misanthrope* de Molière, où Philinte est d'ailleurs un homme !) – ou quand il commet des anachronismes : par exemple la guitare qui remplace avantageusement la cithare antique.

Magie du « Verbe » qui est au commencement, comme l'affirme le début

de l'Évangile de Saint Jean. Mais l'univers de Giono, l'univers d'Ulysse ne sont pas chrétiens. Les dieux sont partout. Les dieux sont tout. Et le poète et ses personnages les font exister, font partie, comme les dieux, de cet univers.

Cet univers c'est évidemment celui que Giono connaît, invente, décrit, crée et recrée, celui qu'il a sous les yeux, celui qu'il a dans les jambes, celui qu'il arpente. C'est la Provence âpre, rude. La Provence des grands plateaux désolés, des roches abruptes. La Provence quasi déserte. La Provence à peine moins rude des plaines à blé et à oliviers. La Provence du vent : le vent, « personnage » essentiel dans *Regain* (1930), le vent qui a un visage, un « sein rond », une « grande main tiède », « ce vent (...) qui fait l'homme », qui a été le « marieur » d'Arsule et de Panturle ; ce vent qui, dans *Naissance de l'Odyssee*, a une « main brutale » et même, dans *Jean le Bleu* (1932), un corps entier. La Provence des odeurs, des saveurs que Giono sait si bien faire ressentir au lecteur par son style si poétique, si imagé, si sensuel, par ses métaphores inouïes (des dizaines, parfois des centaines de métaphores dans chacun de ses livres). Rien à voir avec la Provence méridionale, « marseillaise » de Marcel Pagnol (1895-1974). La Grèce imaginaire dans laquelle se déploient les aventures imaginaires, imaginées par Ulysse (par Giono en fait), ce n'est pas la Grèce réelle, où Giono n'est jamais allé, c'est la Provence, austère, mystérieuse, animée d'un souffle puissant, d'une vie intense et secrète. Les paysages grecs que Giono décrit dans son premier roman, c'est en Provence, autour de Manosque, la ville où il est né et mort, que Giono les a vus, qu'il les recrée, qu'il les « fabrique », poète inspiré, enthousiaste. Au sens propre, au sens grec antique, « enthousiaste » signifie « habité par les dieux », voire « hanté par les dieux ». Dans ce roman panthéiste, les paysages, les pays sont, comme le poète, « habités par les dieux ». Quand Ulysse demande son chemin à un « valet indolent », celui-ci lui confirme qu'il ne s'est pas trompé : « Mais monte vite, il y a des dieux dans les bois ». Ulysse le sait. Il ne doute pas de l'existence « de tous les petits dieux inférieurs, sylvestres et champêtres dont on suit la trace au matin, sur la boue des marais, et qui font d'un homme une rave ou un terme de bois poli ». Il sait aussi qu'il y a des nymphes dans les sources : « il en avait un jour touché une des lèvres en buvant à même l'eau verte ». Et des « lambeaux de la chair de Zeus » passent « dans la nuit ». Ulysse le menteur, le subtil, « l'homme aux mille tours », « l'Inventif », proteste quand on l'accuse de mensonge (lui, le menteur !) : « Que je sois changé en baudet si je mens, dit Ulysse ; aussitôt, inquiet, il épia le bruit des dieux dans la forêt ». Et c'est ce même Ulysse qui chante les dieux, affirmant qu'ils sont partout dans le monde, dans les collines, sous les manteaux, « entre les lèvres qui s'approchent pour un baiser ».

Et, parmi ces dieux innombrables et omniprésents, Pan, le dieu de la nature sauvage et cruelle, nourricière et protectrice, revient à plusieurs reprises hanter les lieux que traverse Ulysse, hanter Ulysse lui-même : « Le

*museau fouinard de Pan dépassait les feuillages » ; Mousarion a eu « un enfant qui a deux petites cornes d'or. C'est Pan qui l'avait prise ! » ... Et surtout : « Je me suis égaré dans la colère de Pan silencieux ! » pense Ulysse, saisi d'une peur « panique », Ulysse perdu dans une nature hostile qui le terrifie, Ulysse qui erre en proie au remords : « J'ai juré le nom des dieux ? Je me suis mêlé à leur vie terrible ! Pourquoi ? ». Et un peu plus loin : « J'ai attiré leur œil sur moi !... Étais-je pas bien caché dans les herbes ? Je les ai défiés par le dard de ma langue, puis j'ai clamé mon nom vers eux, comme un couillon ! ».*



Giono dans son bureau à la fin des années 60 (photo D.R.)

## 2 – Pan, le dieu de l'univers ou le Grand Tout

Le dieu Pan était déjà présent dans un texte peu connu de Giono, *Sous le pied chaud du soleil* (1921) :

*« Cette empreinte de patte cornue, comme deux croissants de lune collés, c'est le grand Pan qui est passé dans le sentier, le vaste dieu multiple et dissolu (...) ».*

Pan, nous le retrouvons dans les trois romans que Giono écrit après *Naissance de l'Odyssee*. Certes ces trois romans : *Colline* (1928) – que Giono dédie « À la mémoire de mon père » –, *Un de Baumugnes* (1929), *Regain* (1930) n'ont apparemment rien à voir avec l'Antiquité grecque. Mais Giono lui-même les a réunis sous le titre *Trilogie de Pan*. Il a lui-même expliqué comment il est parti des trois lettres du nom de ce dieu : « J'avais mis à *Colline* la lettre P parce qu'*Un de Baumugnes* c'était A et *Regain* c'était N. C'était déjà combiné à l'époque. J'avais déjà une idée de structure. ». Giono a également précisé : « Mon intention était de découvrir dans ces trois livres la

*vieille âme de Pan, enterrée dans les limons, de la tirer hors des hommes et de la faire luire au soleil. ».*

Dans son *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Pierre Grimal présente ainsi ce dieu grec : « *Pan est un dieu des bergers et des troupeaux (...). Il est représenté comme un démon à demi homme et à demi animal. Sa figure barbue a une expression de ruse bestiale (...). Son front porte deux cornes.* ». (Dans ce portrait, on retrouve la « ruse » qui caractérise aussi Ulysse.)

Les Grecs de l'Antiquité expliquaient le nom de Pan par une étymologie hasardeuse : ce nom viendrait de l'adjectif « πᾶν » (pan), qui signifie « tout », car, malgré son apparence monstrueuse, Pan aurait réjoui le cœur de *tous* les dieux quand son père Hermès le leur présenta « *enveloppé dans une peau de lièvre* » juste après sa naissance. Pierre Grimal ajoute : « *Cette étymologie sera reprise par les mythographes et les philosophes qui verront dans le dieu l'incarnation de l'Univers, le Tout* ». D'après une autre légende, tardive et inattendue, également rapportée par Pierre Grimal dans son *Dictionnaire*, sa mère serait ... Pénélope ! Elle l'aurait conçu soit avec Hermès, soit avec *tous* les prétendants, qui seraient donc *tous* à la fois les pères de ce curieux monstre ! (Curieuse conception de la conception !)

Son nom a donné en français le mot « panique ». Pan est un dieu monstrueux, qui se déchaîne, qui se manifeste à travers une nature hostile. Et dans ces trois romans de Jean Giono, certes Pan n'apparaît pas directement, rien ne semble renvoyer à l'Antiquité grecque, mais la nature, la terre, les forces telluriques se manifestent de façon parfois terrifiante, dans leur hostilité à l'homme. Deux de ces trois romans racontent la lutte de l'homme contre la nature, à la fois belle et hostile, menaçante de différentes manières : incendie dans *Colline*, sécheresse dans *Regain*. Orage et inondation jouent un rôle important dans *Un de Baumugnes*, puisqu'ils permettent à Amédée de découvrir où Angèle est séquestrée par son père Clarius, mais ce n'est qu'un épisode relativement bref dans une histoire qui est essentiellement une histoire humaine, un drame au sein d'une famille.

Lutte de l'homme contre une nature qui provoque la panique au sens le plus violent du terme. Une nature que l'homme ne peut pas dompter mais où il peut trouver sa place s'il sait rester humble, s'il sait se fondre dans les éléments. (Ces trois romans sont aussi des histoires humaines, des histoires de folie, de haine, de solidarité, d'amour.)

Dans cette trilogie, certains personnages imaginés par Giono sont grotesques et menaçants, terrifiants même comme peut l'être Pan. Dans *Colline* Gagou l'innocent a une apparence monstrueuse, mi homme mi bête ; et, la nuit, « *La lune fait de Gagou un être étrange* ».

Mais surtout, toujours dans *Colline*, Janet (dont le nom est presque l'anagramme du prénom de Giono : Jean), Janet qui est une espèce de

« savant », de « sorcier », parle du « patron » à Jaume, qui vient le consulter car les catastrophes, annoncées par un chat, s'abattent sur leur hameau de quatre maisons, les « Bastides Blanches », notamment un incendie terrifiant. Janet dit :

*« La terre c'est pas fait pour toi, unique, à ton aisance, sans fin, sans prendre l'avis du maître, de temps en temps. T'es comme un fermier ; il y a le patron. (...) Tu le connais, le patron ? (...) »*

*« Il est le père de tout, il a du sang de tout dans les veines. »*

La dernière phrase, où le mot « tout » est répété, est une bonne définition du « patron », qui pourrait bien être Pan (le « Tout »). Et, plus loin, Janet ajoute :

*« Et s'il veut effacer les Bastides de dessus la bosse de la colline, quand les hommes ont trop fait de mal, il n'a pas besoin de grand-chose, même pas de se faire voir aux couillons ; il souffle un peu dans l'air du jour, et c'est fait. »*

*Il tient dans sa main la grande force. »*

Mais, plus tard, Jaume doute : « *Si c'était un mensonge pour me tromper, pour mieux m'avoir ?* » Car Janet est « *menteur et rusé* » (comme Ulysse !) et méchant. C'est un « *salaud* » : c'est du moins ce que pense à plusieurs reprises Jaume, persuadé que c'est Janet qui a provoqué l'incendie. C'est Janet qui est responsable de tous les drames, qui est coupable : les hommes en sont tous convaincus. Et Janet devient un bouc émissaire qu'il faut éliminer.

Mais Pan n'est pas forcément, n'est pas toujours un dieu féroce, c'est aussi la figure tutélaire, la nature envoûtante et protectrice, le grand « Tout ». Dans son *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* (1985), Joël Schmidt (né en 1937) le définit ainsi : « Médecin, guérisseur, prophète, inventeur de la syrinx, la flûte pastorale » (dans *Un de Baumugnes*, Albin joue de l'harmonica pour dialoguer avec Angèle séquestrée : l'harmonica c'est une sorte de flûte de Pan, si l'on veut).

Dans *Regain*, il y a Panturle – son vrai nom c'est Bridaine ; si « *on y dit Panturle* », est-ce que la première syllabe de ce surnom c'est, de la part de Jean Giono, une référence à Pan ? – Panturle ressuscite un hameau, une ferme, une terre parce qu'il est lui-même une force de la nature, aussi bien au sens actuel qu'au sens antique, mythologique. Une force bénéfique parce que respectueuse de la Nature, du grand « Tout ». Panturle sauve Arsule après avoir été sauvé par elle (et par Gédémus) alors qu'il risquait se noyer. Le portrait de Panturle, presque au début du roman, montre bien son aspect monstrueux, celui – peut-être – d'une divinité de la Nature (celui du dieu Pan ?) :

*« Le Panturle est un homme énorme. On dirait un morceau de bois qui marche. Au gros de l'été, quand il se fait un couvre-nuque avec des feuilles de figuier, qu'il a les mains pleines d'herbe, c'est un arbre. Sa chemise pend en*



lambeaux comme une écorce. Il a une grande lèvre épaisse et difforme, comme un poivron rouge. Il envoie la main lentement sur toutes les choses qu'il veut prendre ; généralement, ça ne bouge pas ou ça ne bouge plus. C'est du fruit, de l'herbe ou de la bête morte ; il a le temps. Et quand il tient, il tient bien. ».

Et à la fin : « *Il est solidement enfoncé dans la terre comme une colonne* ». C'est la dernière phrase du roman : Panturle comme un temple dédié à la Nature, Panturle planté dans la terre, dans la vie – et dans sa famille : Arsule va avoir un enfant.

Et puis, dans *Regain*, il y a aussi Gaubert, le forgeron : on pense évidemment à Héphaïstos, à Vulcain. Et quand Gaubert tapait sur l'enclume, ça faisait « *pan pan ; pan pan ; pan pan ; ce qui était le bruit encore un peu vivant du village* » : faut-il voir dans cette onomatopée une manière indirecte (et amusante) d'introduire le nom de Pan dans le récit ? (Cette onomatopée, on la trouve aussi dans *Un de Baumugnes* pour évoquer « *le bruit d'un pas sur un chemin : et pan, et pan* », mais il me paraît un peu plus difficile cette fois d'y voir une allusion plaisante au dieu Pan !)

L'un des « personnages » principaux de ces trois romans qui constituent la *Trilogie de Pan*, c'est justement la Nature, agressive et destructrice, mais aussi amicale, nourricière, la Nature dans sa puissance, sa fécondité, symbolisée par un dieu : Pan. La Nature, personnage à part entière. Le vent, l'air, les arbres, l'eau, le ciel, la terre, le feu agissent, interagissent avec les humains, parlent, pensent, éprouvent des sentiments, des sensations.

La nature, provençale, manosquine, Giono enfant puis jeune homme l'a parcourue, emportant avec lui dans ses explorations ces livres classiques qu'il achetait parce qu'ils n'étaient pas chers : Homère, Virgile, les Tragiques grecs. Cette nature, provençale dans sa réalité rude, grecque dans sa force tellurique et sa luminosité, pleine de présences mystérieuses, anges mais aussi divinités païennes, elle est le décor ou mieux : elle est un personnage essentiel de l'œuvre de Giono dès ces quatre livres qui inaugurent l'une des œuvres majeures du XX<sup>e</sup> siècle et elle le restera dans toutes ses autres œuvres. C'est évident pour les romans écrits entre les deux guerres mondiales, mais la Nature est encore très présente et toute-puissante dans les romans écrits après la seconde guerre mondiale (romans que l'on a souvent qualifiés, à tort ou à raison, de « stendhaliens »), souvent sous sa forme la plus brutale, la plus meurtrière, par exemple l'inondation et l'orage monstrueux vers la fin de *Deux cavaliers de l'orage* (1965) ou l'épidémie de choléra dans *Le Hussard sur le toit* (1951), et, nous dit Jean Carrière (page 47), Jean Giono a écrit dans ses carnets que le choléra, « *c'est la nature qui règle ses comptes au crayon rouge* ». Et l'on pourrait encore évoquer la mort de Bobi dans *Que ma joie demeure* (1935) : « *La foudre lui planta un arbre d'or dans les épaules* » (Le lecteur peut penser à la foudre de Zeus – mais aussi aux bombardements de

fer et de feu de la première guerre mondiale). Et Gagou qui meurt dans l'incendie (dans *Colline*) « entre dans le pays des mille candélabres d'or ». Le feu, la foudre – associés à l'or.



Jean Giono dans sa bibliothèque chez lui à Manosque en 1960 (photo D.R.)

### 3 – La Provence grecque de Jean le Bleu

L'Antiquité grecque et latine, c'est en fait dès son enfance que Jean Giono l'a découverte grâce à son père et à celui qu'il appelle « l'homme noir ». Il raconte cette période heureuse de sa vie dans *Jean le Bleu* (1932) : c'est ainsi qu'on le surnommait car il avait les yeux bleus, et le théâtre de Manosque s'appelle Théâtre Jean le Bleu.

C'est dans ce livre que Jean Giono raconte la célèbre histoire de *La Femme du boulanger* : rien à voir avec le film de Marcel Pagnol (1938), et l'on comprend que Giono ait été furieux de cette trahison cinématographique (il y aura même un procès entre les deux créateurs). Chez Giono le dénouement est violent, et si Aurélie revient chez son mari le boulanger, le berger et ses complices le font payer cher aux villageois. Ici aussi Giono nous plonge dans sa Provence rude, dans sa Provence « grecque » et non dans la Provence « marseillaise » et pagnollesque. L'histoire telle que la raconte Giono se termine par un épisode étrange : des feux dans la nuit, des galopades de

chevaux, des coups de fusil. Le lendemain, « l'homme noir » demande au petit Jean le Bleu de quoi il s'agissait ; Giono répond : « *Je ne sais pas* » et commente ainsi : « *Je pensais à la mort de Patrocle, à Briséis, la fille du marchand de chevaux* » – Patrocle, l'ami d'Achille, mort au combat contre les Troyens, ce qui provoque la vengeance furieuse d'Achille ; Briséis, la captive d'Achille que lui ravit Agamemnon, ce qui provoque la colère d'Achille (et le vrai sujet de *l'Iliade*, ce n'est pas la Guerre de Troie comme on le croit souvent, mais l'épisode de la Colère d'Achille). Selon Pierre Grimal, le « vrai » nom de Briséis c'est Hippodamie : on reconnaît dans ce nom « véritable » le mot « ἵππος » (hippos), le cheval ; l'équivalent masculin c'est Hippodamos, qui signifie « dompteur de chevaux » ; est-ce ce nom qui a inspiré à Giono cette curieuse indication selon laquelle Briséis serait « *la fille du marchand de chevaux* » ? Est-ce à cause des galopades de chevaux que Giono a cité Briséis-Hippodamie plutôt qu'un autre personnage de la légende ? Ou, plus simplement, parce que Briséis a été enlevée à Achille comme Aurélie a été enlevée à son mari le boulanger, déclenchant ainsi une histoire de colère et de vengeance ? Cet épisode de *La Femme du boulanger* ramène in extremis Giono à l'Antiquité grecque, à l'épopée antique, à *l'Iliade*, à la Nature âpre et généreuse.

Mais surtout, dans ce même chapitre, Giono nous raconte, dans un style éblouissant et sensuel, dans un feu d'artifice de métaphores profondément originales, un épisode déterminant de son enfance. Un jour son père lui dit :

« (...) ouvre la malle, là-bas. Il y a un paquet de livres pour toi. L'homme a dit que tu commences à lire le premier. Samedi prochain il sera là, tu lui diras ce que tu n'as pas compris, il t'expliquera, lui. Comme ça. ».

Grâce à cet homme, que Jean Giono appelle toujours « l'homme noir » sans jamais nous donner son vrai nom, Jean le Bleu découvre ainsi « *L'Odyssée, Hésiode, un petit Virgile en deux volumes et une Bible toute noire* ». Premier contact avec *l'Odyssée*, première rencontre avec Ulysse. Giono lit ces livres. « L'homme noir » les lit aussi, les lui lit à voix haute :

« *Toute cette grande danse du cyclope et d'Ulysse, il la lisait avec une voix juteuse et ronde qui s'approfondissait en échos moussus sur le mot de "caverne", qui glissait et giclait dans le lait et le vin et coulait comme du vent et de l'écume sur les voilures, sur les rames, sur la mer.* »

(Cette phrase extraordinaire est un bon exemple de la richesse du style de Giono, de l'originalité de ses métaphores, de sa sensualité, de sa vision du monde.)

Un autre jour, « l'homme noir » lui donne *l'Iliade*, épopée également attribuée au mythique aède aveugle Homère. Le petit Jean la lit « *au milieu des blés mûrs* » tout en gardant le troupeau. Autour de lui et de « l'homme noir », les femmes et les hommes se battent avec la nature : leurs armes sont des « *fourches de fer* » avec lesquelles ils lancent les gerbes sur les chars.

« Bataille » sur la terre provençale-grecque, dont le petit Jean le Bleu est le témoin ; « bataille » sur la terre troyenne-grecque dans le livre dont Jean Giono enfant est le lecteur. Bagarre, bataille, guerre de l'homme contre la nature. De même, dans *Un de Baumugnes*, Amédée « *entre en bagarre (...)* avec le blé ».

« L'homme noir » explique l'*Iliade*, lit aussi :

*« Il avait, en lisant, une science du texte – je sais, à présent, ce que c'est ; il entrait sensuellement dans le texte –, une telle intelligence de la forme, de la couleur, du poids des mots, que sa voix m'impressionnait non pas comme un son, mais comme une vie mystérieuse créée devant mes yeux. Je pouvais fermer mes paupières, la voix entrait en moi. C'est en moi qu'Antiloque lançait l'épieu. C'est en moi qu'Achille damait le sol de sa tente, dans la colère de ses lourds pieds. C'est en moi que Patrocle saignait. C'est en moi que le vent de la mer se fendait sur les proues.*

*Je sais que je suis un sensuel. »*

Grâce à « l'homme noir » et aussi grâce à son père Jean-Antoine Giono dont il fait un éloge vibrant d'émotion et de gratitude, d'amour filial (alors qu'il ne parle guère de sa mère), Giono découvre en même temps l'épopée grecque, les aventures d'Ulysse (dont il fera l'usage que l'on sait, entre parodie et empathie), la nature « virgilienne » (celle des *Géorgiques* plus que des *Bucoliques*, celle des paysans au dur labeur et non celle des bergers idylliques ; celle que célèbre, à sa façon, rude et rustique, Hésiode dans *Les Travaux et les Jours*), le combat de l'Homme contre la Nature (mais aussi leur complicité), « l'odeur des femmes », sa sensualité : « *Je sais que je suis un sensuel* ». Les mots employés par Giono pour faire l'éloge de « l'homme noir » s'appliquent aussi à l'écrivain qu'il est devenu. Giono a lui aussi « *une telle intelligence de la forme, de la couleur, du poids des mots* », il a en écrivant une telle « *science du texte* », il sait si bien créer « *une vie mystérieuse* », que le lecteur est ébloui et enthousiasmé. Tout le chapitre consacré à ces découvertes fondatrices, tout le livre à vrai dire, est un chef d'œuvre de poésie, de sensualité, de communion avec la Nature, avec la vie.

Dans les dernières pages de *Jean le Bleu*, Jean Giono n'est plus un enfant ni un adolescent. Jeune adulte, il est employé de banque à Manosque, puis soldat : c'est la première guerre mondiale. Le ton est parfois amer, révolté (quand il évoque la mort au combat de son meilleur ami Louis David). Mais surtout il rapporte ou invente (avec Giono on ne sait jamais) deux conversations avec son père, impossibles à situer avec précision dans la chronologie (avant ou après la guerre ? En tout cas son père, qui meurt en avril 1920, est un vieil homme, malade, amaigri, qui est devenu « *cruel et dur* »). Dans la seconde de ces deux conversations, son père évoque un personnage de la mythologie grecque : en fait il décrit, de mémoire, un tableau dont il a vu, longtemps auparavant, la reproduction dans un journal, un tableau dans

lequel « *l'artiste avait tout mis à la fois, tout mélangé pour faire comprendre que ce qu'il voulait peindre, c'était le monde tout entier* ». On peut considérer que c'est l'ambition littéraire de Jean Giono : « *Peindre (...) le monde tout entier* » par la « couleur » des mots. Son père lui décrit, lui montre, lui fait imaginer, lui fait voir ce « monde » : le paysan au premier plan, le paysage, fleuve, mer, forêts, champs, les villages, l'intense activité humaine – de la vie à la mort : ici une femme accouche, là on fait « *brûler les morts* » (Devenu adulte, écrivain, Jean Giono nous fera imaginer, nous fera voir, à nous lecteurs, le monde, l'humanité). Son père lui dit enfin de quel tableau il s'agit : « *Ça m'avait donné un gros entrain. C'était intitulé La Chute d'Icare* ». Le père pense d'abord qu'on « *s'est trompé de titre* ». Mais, regardant de nouveau le tableau, le scrutant, il aperçoit effectivement Icare :

« *Là-haut, en plein ciel, au-dessus de tout le reste qui continuait, qui ne regardait pas, qui ne savait rien, de tout le reste qui vivait au plein de la vie, là-haut, encore au-dessus de tout, Icare tombait.* ».

Le lecteur a reconnu un célèbre tableau attribué à Pieter Brueghel l'Ancien (1525 ?-1569), dont Giono ne cite jamais le nom. Mais dans les différentes versions de ce tableau, dans les copies qui en ont été faites, ce n'est pas Icare qui est encore en l'air, qui tombe déjà, c'est son père Dédale qui vole, qui ne tombe pas : Icare, lui, est en train de se noyer, et l'on ne voit que ses deux jambes qui sortent de l'eau où il se débat. La mémoire du père de Giono est-elle défaillante ? Ou bien le père « invente »-t-il comme le fera son fils ? Ou bien est-ce Giono qui invente ? Mais ce tableau lui « *avait donné un gros entrain* », sans doute par sa vision précise et minutieuse de la nature, de l'humanité, de la nature « travaillée » par l'humanité – ce « *gros entrain* » que l'on ressent à la lecture des romans de Giono.

Cette longue description de la nature, du travail de l'homme dans la nature – avant d'en arriver enfin au « personnage » d'Icare – c'est évidemment du plus pur Giono dans la richesse et l'originalité des métaphores, dans la sensualité du style, mais elle aboutit à une conclusion étrange, presque décevante : « *La main maigre de mon père fit un geste pour dire que ça n'avait pas d'importance* ». Qu'est-ce qui n'a « pas d'importance » ? Le tableau ? La description qu'en fait le père de Giono (ou plutôt Giono lui-même) ? La « morale » que l'on pourrait tirer de ce récit ? Peut-être la « chute » d'Icare », car ce qui est « important » c'est ce que montre réellement ce tableau, ce que montrent réellement Jean Giono et son père : la vie – la vie qui grouille, la vie des paysans « réels », la vie de l'humanité – et non la mort d'un personnage mythologique, imaginaire ...

Tout Giono est déjà présent dans cette enfance « gréco-provençale », rustique, rude et heureuse, chaleureuse, harmonieuse, cette enfance dans son « *village des champs, bruissant d'oiseaux, de brebis et d'odyssée* » telle que Giono la raconte, l'invente dans *Jean le Bleu*.

#### 4 – Survivance de l'Antiquité

Dans la suite de l'œuvre de Giono, les personnages et les légendes de la mythologie grecque semblent disparaître complètement ou du moins ils ne sont plus présents de façon aussi explicite que dans *Naissance de l'Odyssee*, *Jean le Bleu* ou même les trois romans de la *Trilogie de Pan*. Mais les allusions plus ou moins voilées, les réminiscences, les réécritures, les transpositions, les filiations sont (ou paraissent) relativement nombreuses.

Dans *Deux cavaliers de l'orage* (1965), les héros du roman s'appellent Jason. L'un d'eux, Jason l'Artiste, épouse Ariane dans des conditions rocambolesques, et ils ont trois fils, Marceau, Marat, Ange. L'aîné, Marceau est surnommé Jason l'Entier. Son prénom Marceau vient peut-être du nom de Mars, dieu de la guerre chez les Romains, et il est vrai qu'il est très bagarreur : Giono raconte quelques combats tout à fait « épiques » de ce personnage turbulent. Les noms sont mythologiques (Jason, Ariane), mais, du moins en apparence, l'histoire racontée par Giono ne l'est pas, et d'ailleurs dans la mythologie grecque Ariane et Jason ne se rencontrent pas : ils n'appartiennent pas à la même légende, ni à la même famille, même si leurs deux familles sont aussi maudites l'une que l'autre. Toutefois on trouve dans ce roman de Giono ces phrases : « (...) un Jason ne peut avoir de passion que pour un Jason (...) », « Un Jason ne peut aimer qu'un Jason » qui s'appliquent plutôt bien au Jason mythologique tel que le dépeignent Euripide (480-406 avant notre ère) et Sénèque (?-65) dans leurs tragédies qui portent le même titre : *Médée*, et aussi Jean Anouilh (1910-1987) dans une pièce de théâtre également intitulée *Médée* : un Jason lâche et peureux – comme l'Ulysse inventé par Giono ! – égoïste et cruel (Mais les Jason dépeints par Giono sont courageux, vigoureux et savent ce qu'ils veulent, où ils vont, ce qu'ils font : par rapport au Jason de la mythologie ce sont en quelque sorte des anti-Jason !).

Et puis Marceau est rusé – comme Ulysse ! Et il y a cette notation inattendue et amusante à propos des mulets que Marceau et Ange veulent vendre et qui sont décidément très « humains » : « *C'étaient des menteurs. Ils faisaient tout le temps semblant.* ». Des menteurs – comme Ulysse, et comme Giono ! Les frères Jason sont aussi des « dompteurs de chevaux » comme Hippodamos.

Toujours dans *Deux cavaliers de l'orage*, vers la fin, la mythologie apparaît de façon plus nette. Le « Flamboyant » vient défier Marceau Jason l'Entier. Avant le combat, Marceau dit : « *Laisse faire les dieux* ». Pourrait-on y voir une allusion aux dieux antiques ? Mais quand quelqu'un lui demande : « *Pourquoi les dieux ?* », Marceau corrige aussitôt : « *Le bon Dieu, quoi ! (...) je ne sais pas pourquoi j'ai dit les dieux* ». Giono semble donc se débarrasser

très rapidement de la mythologie, mais elle revient très vite de façon plutôt spectaculaire. Tout de suite après ce bref dialogue, quand la poitrine nue du « Flamboyant » apparaît, tous les spectateurs de ce combat sont émerveillés par le tatouage qui la recouvre entièrement : « *un grand bateau à voiles ! Un trois-mâts* ». On peut évidemment y voir le navire d'une *Odyssée* ou, si l'on préfère, le navire Argo sur lequel Jason est parti à la conquête de la Toison d'Or. La proue de ce bateau est « *faite avec une femme nue, moitié poisson !* » : on pense irrésistiblement à une sirène. Les sirènes jouent d'ailleurs un rôle important dans les deux légendes antiques, celle d'Ulysse et celle de Jason. Dans l'épopée de la Toison d'Or, le chant d'Orphée est vainqueur de celui des sirènes, et Jason et ses compagnons peuvent continuer leur navigation jusqu'à la victoire. Une précision toutefois : dans la mythologie grecque, les sirènes ne sont pas mi-femme mi-poisson, mais mi-femme mi-poisseau. Mais surtout le portrait du « Flamboyant » est très évocateur : « *Ce n'était sûrement pas un homme ; ou très peu. On recula autour de lui. Il était mélangé de gros serpents entortillés sans queue ni tête* ». Ce personnage est bien un monstre – et l'on peut même y voir un monstre mythologique. Et leur combat, d'ailleurs très bref, est bien un combat épique, comme celui qui auparavant a opposé Marceau à Clefs-des-Cœurs et comme celui qui ensuite opposera Marceau à deux hommes monstrueux, Mignon et Bel-Amour. Chaque fois Marceau est vainqueur. Puis l'on retrouve la nature qui provoque la peur panique vers la fin du roman : un orage monstrueux et une inondation impressionnante (comme dans *Un de Baumugnes*, mais avec plus de brutalité) s'abattent sur la terre ; Ange lutte désespérément contre ces éléments déchaînés (contre le dieu Pan ?) pour retrouver Marceau et le sauver des eaux – comme, dans *Regain*, Arsule et Gédémus ont sauvé Panturle des eaux et comme Panturle a sauvé Arsule de sa vie misérable – et comme Marceau lui-même a sauvé Ange auparavant : réciprocité des sauvetages dans ces deux romans. Et puis, à la fin, la sauvagerie, voire le sadisme de Marceau, vaincu au combat par Ange et qui se venge cruellement de son frère, font irrésistiblement penser aux tragédies de Shakespeare, « pleines de bruit et de fureur » (comme le dit Macbeth, à l'Acte V, Scène 5 de *Macbeth*) et surtout aux familles maudites de la mythologie grecque, notamment les Atrides : sang, meurtres, et même sexualité ambiguë – certaines scènes peuvent laisser imaginer ce type de relations entre les deux frères (comme dans la famille d'Œdipe) : homosexualité suggérée, qui se double d'un inceste ....

Les mythes antiques apparaissent sous une forme plus ou moins voilée dans d'autres œuvres de Jean Giono, et notamment dans *Le Chant du monde* (1933). On peut voir dans ce roman des allusions aux poèmes homériques, l'*Illiade*, l'*Odyssée* : les deux principaux personnages masculins, Antonio et Matelot effectuent un voyage périlleux, une espèce d'*Odyssée*, en particulier

sur « le fleuve », qui est un honorable substitut de la mer ; et, comme les Grecs ont incendié Troie, Antonio et le « besson » (fils de Matelot) incendient Puberclaire, domaine de Maudru (dans la première syllabe du nom de Maudru on reconnaît la racine du mot « Mal », que l'on retrouve aussi dans le nom du domaine de la « Maladrerie »). On peut aussi voir dans ce roman Mithra et le culte du taureau : Maudru parle avec les taureaux ; et, pour l'enterrement de son fils, la vieille Gina « *va faire marcher toute la vieille coutume taureau* ». On peut aussi y trouver la légende d'Orphée : ici Antonio serait Orphée ; il sait parler aux éléments, aux rochers, aux animaux, mais l'un de ses surnoms, « Bouche d'Or », fait plutôt penser à un théologien chrétien grec, Saint Jean Chrysostome (345-407), dont le surnom « χρυσόστομος » (chrysostomos) signifie littéralement « à la bouche d'or ». Et Clara pourrait jouer le rôle d'Eurydice. Clara est aveugle (comme Homère, comme le guitariste de *Naissance de l'Odyssée*, comme l'aède Démodocos dans l'*Odyssée*, comme le devin Tirésias) ; et, comme tous ces aveugles, Clara voit l'invisible. Clara voit clair, Clara est « clairvoyante », comme l'indique son prénom : « *je vois beaucoup plus loin que vous* » dit-elle à ses compagnons ; « *je vois beaucoup mieux que toi* » dit-elle à Antonio, qui l'a sauvée, qui l'a sortie d'un lieu qui s'apparente à l'Enfer.

Mais, plus que tout, c'est la nature qui est ici chantée. Ce titre, *Le Chant du monde*, peut d'ailleurs avoir deux significations : soit c'est le monde qui chante, soit c'est quelqu'un (l'auteur ; tel ou tel personnage) qui chante le monde, qui le célèbre. Dans le premier cas, la nature et ses bruits, ses chants, ses murmures, ses cris forment un chant, une symphonie, un opéra – et les éléments naturels sont des personnages à part entière, comme les humains, avec une psychologie, des sentiments, des émotions. Jean Giono lui-même déclare, dans un article publié dans le journal « L'Intransigeant » du 17 juin 1932 : « *Il y a bien longtemps que je désire écrire un roman dans lequel on entendrait chanter le monde* ». Et dans ce « chant du monde », on peut retrouver Pan et le déchaînement de la nature « panique », notamment au moment du dégel. Dans le second cas, l'écrivain célèbre le monde et ses mystères – et l'on peut faire un rapprochement avec les *Hymnes homériques*, attribués à Homère, mais en réalité plus récents que l'*Illiade* et l'*Odyssée*, en particulier avec l'*Hymne 30 : Pour la terre, mère de tous les êtres*. Cet hymne est une célébration de la terre qui « *nourrit tout ce qui est au-dessus du sol* ». S'adressant à la terre, le poète grec antique (et anonyme) écrit : « *C'est par toi que s'épanouit tout ce qui a beaux fruits ou beaux enfants* » (traduction de Jean-Louis Backès, Gallimard, Folio Classique, 2001). On n'est pas très loin de Giono – sauf que les textes de Giono sont portés par une poésie charnelle, une vibration, une sensualité, une démesure aussi, qui sont absentes du chant un peu grêle, un peu simple des *Hymnes homériques*.

Dans ce roman, comme dans la plus grande partie de son œuvre, Jean



Giono célèbre l'harmonie entre les humains, entre l'homme et les éléments, entre l'homme et la nature. Les titres de certains livres de Jean Giono en sont comme la proclamation : *Le Chant du monde* (1933), *Les Vraies Richesses* (1936), *Le Triomphe de la vie* (1941), *Le Bonheur fou* (1957). Et ce que nous pouvons nous souhaiter à tous : *Que ma joie demeure* (1935).

Mais de plus en plus, dans l'évolution de son œuvre, Giono s'éloigne, au moins en apparence, de la mythologie gréco-romaine, de l'Antiquité. La sauvagerie humaine devient plus présente, plus oppressante dans ses romans : la haine, la vengeance, la destruction, la mort – la violence de la nature contre les hommes, la violence des hommes entre eux. La tonalité des derniers romans est plutôt amère (mais la violence est présente dès les premières œuvres de Giono, notamment dans *Colline*).

Peut-on pour autant parler de pessimisme, de désespoir ? L'héritage de Giono n'est pas de haine, mais d'amour. Le chant du monde, les vraies richesses, le triomphe de la vie, le bonheur fou – tels qu'il les « invente » : c'est ce que Jean Giono nous donne dans son infinie générosité d'écrivain, de poète, d'être humain – pour que notre joie demeure.

\*\*\*\*\*

*P.S. Malgré tout, j'aime Marcel Pagnol, son théâtre, ses romans, ses souvenirs d'enfance, ses films, même ceux qui sont (plus ou moins bien) adaptés de Giono – à condition d'oublier justement qu'ils sont tirés de récits de Giono !*

**Jean-Loup Martin**

*Pertuis, octobre-novembre 2021*

**Jean-Loup Martin** est né le 13 avril 1948 et a l'intention de mourir centenaire. Marié, père, grand-père. Professeur de lettres classiques pendant trente-neuf ans, dont trente et un dans un collège de Manosque, à quelques dizaines de mètres de la maison de Jean Giono. A publié quelques recueils de poèmes et de nouvelles, un roman, une pièce de théâtre : tous ces livres sont épuisés (comme leur auteur). Publie régulièrement des articles dans la revue *Brèves*.